

[12 mars, Paris]

12 – 3 – 45. Huit heures (soir).

Mon Dieu, comme je suis écoeuré ! Toute la journée j'ai couru, pour trouver du travail dans un journal, et rien. Tous vous disent : laissez-nous votre adresse, on vous écrira. Même Schlumberger, que j'ai été voir. Très gentil, par ailleurs, mais c'est tout. Moi, moi, quémander ainsi.

Le plus curieux ce fut hier : la journée chez ma tante fut très réussie, et, ma mère était restée coucher là-bas, papa et moi sommes revenus en ville : la conversation, dans le restaurant vient à rouler sur l'addition, et mon père me demanda ce que j'avais de prêt. C'est ainsi que j'en vins à lui parler de la pièce que j'écrivais, du sujet etc. J'ai l'impression que mon père maintenant me prend pour quelqu'un. Certes, ce n'est pas lui qui me reprochera « alors, tu ne trouves pas de travail ! Alors, etc. » Mais les autres, qui ne me le donnent pas, les autres qui s'en foutent...

[14 mars, Paris]

14 – 3 – 45. Huit heures (soir).

Toute la journée, je cours, d'un journal à l'autre : mais sans résultats. On me demande mon adresse, et c'est tout. C'est gai. Surtout, qu'avec mon père, avec lequel ça collait si bien, est maintenant dans une colère terrible contre moi [*sic*] : en effet, j'ai perdu son ordre de mission. Donc, il en déduit, qu'on ne peut plus rien me confier etc. ... et qu'à vingt-et-un ans, il faut avoir quelque chose dans la tête. Voilà. Un jour, peut-être, ce « gros » évènement, deviendra tout petit. En attendant, c'est très ennuyeux.

Rien de Paulette, qui n'a pu, qu'au plus tôt, recevoir aujourd'hui ma lettre. Mon Dieu ! Comme je voudrais trouver quelqu'un qui me donne un peu d'amour et la paix, qui me donne les moyens d'écrire, de vivre pour moi. Qui sait quand les autres reconnaîtront ce que je vaudrais ! Ma vie, peut-être, s'écoulera avant que je n'aie la gloire, l'immortalité. Ici, dans cette grande ville, je vois bien l'indifférence totale des uns envers les autres. Que je crève, sous les ponts : ça leur sera complètement égal. Oui, et pourtant, je vaudrais plus qu'eux, je leur montrerai ce que nul ne leur a encore montré. Malgré eux, en quelque sorte. Pour le moment, donc, je suis sans travail, et réduit à frapper de porte en porte. Mais même quand je trouverai ce fameux « travail », j'aurai mon salaire, bien sûr ! Mais après : aucune liberté, aucune compréhension. Faire ça et ça ; être là et là. Telles heures, tels jours. Tous font ainsi, pour ne pas crever de faim, et ceux qui commandent, qui font ainsi souffrir, agissent par une sorte de vengeance d'un malheur ancestral, qu'ils n'ont peut-être jamais connu. Toujours être poussé, happé, vers un idéal quelconque, vers un but que l'on vous impose. Toujours les « valeurs » que l'on vous met devant les yeux : valeur argent, valeur travail, valeur intellectuelle... Et les « valeureux » trônent sur les autres. Tandis que ceux qui vraiment veulent dépasser ces cadres, pour voir autre chose, ou plus loin, ceux-là sont mis au rencart et piétinés. Il faut vraiment vouloir s'abaisser sous le joug de toutes ces « valeurs » pour percer d'une manière ou d'une autre, et foutre tout ça en l'air.

[26 mars, Paris]

26 – 3 – 45. Six heures trente (soir).

Mon petit journal : plus de dix jours sans t'écire. Oh ! Je ne sais pas ce que je ressens : morne et plein d'attentes, en même temps. Tout d'abord, impossible de trouver du travail : tous les journaux, tous les services, sont complets. Aussi, ai-je décidé – et ma mère me le demandait aussi – d'aider mon père au bureau. Mon père ne demande pas mieux. Depuis quelques jours, je classe différents papiers. Également, j'ai changé d'hôtel : le mien, place [sic] Champerret, était trop cher. J'habite maintenant au cœur du Quartier latin, presque au bord de la Seine, et Notre-Dame, derrière le boulevard Saint-Michel : rue Gît-le-Cœur, hôtel de l'Espérance. Tout un programme ! L'hôtel est modeste : cinq cents francs par mois, mais acceptable ; ma mère est allée se reposer chez ma tante, à Gargan, proche banlieue, et mon père est à l'hôtel de Villiers. Ainsi nous sommes rapprochés, mais non gênés.

Tout irait mieux – pourquoi ne pas l'avancer – si j'avais quelque chose : non pas du travail : après tout, avec mon père, qui va me payer, c'est du travail – non, tout irait mieux si j'avais une réponse de Paulette. Car voilà : elle n'a toujours pas répondu à ma lettre qu'elle a sûrement reçue, voilà une semaine au moins. Est-ce que j'aimais Paulette ? Est-ce que je l'aime ? Je ne sais. Seulement, me sentir abandonné, là, par tout le monde, c'est douloureux, on ne sait pourquoi. Depuis quelque temps déjà, à Marseille, j'avais plus confiance en moi, quant à l'aspect extérieur, mon comportement, et cette aventure avec Paulette n'avait fait que renforcer cette opinion. Mais je vois qu'à la première absence, on m'oublie, on se fout de moi : elle, qui semblait tant tenir à moi, à laquelle je paraissais si cher, ne répond même pas à ma première lettre, et elle avait demandé pourtant, insisté, pour que je lui écrive, et elle m'avait donné l'adresse de la Poste restante, et tout. Et maintenant, rien, pas un mot !

Je me sens stupide, absolument incapable de plaire. Pourtant, quand on parle de mon physique, on dit que je suis beau. Je ne sais. Mais en tout cas, je me sens mal. Certes, presque chaque soir, je fais connaissance : au café, dans le métro : j'accoste une femme seule, engage la conversation, la raccompagne et finis par l'embrasser sur les lèvres. Jamais ce n'est allé plus loin. On se donne rendez-vous pour la prochaine fois : mais, je ne viens pas, ou elles ne viennent pas. Et c'est tout. Femmes, piètre race ! Si elles le voulaient, elles arriveraient à transformer les hommes en mieux, à les civiliser, même. Mais elles courent de l'un à l'autre ; elles mentent, elles oublient. Bien sûr que Paulette ne me répond pas : elle baigne dans cette masse de femmes. Alors ? Tant pis, pour moi : chaque soir, je vais au café, au ciné (d'ailleurs voilà longtemps que je n'y ai mis les pieds) et vois des femmes, des jeunes filles. Quand elles sont seules, je me dis « Peut-être, ai-je des chances de lui plaire ? » Si elles sont accompagnées, je me sens aussitôt moche, et incapable d'attirer l'attention. Passons...

En moi, comment est-ce ? Quelques poèmes. *Pierre* toujours en attente : certains aspects doivent encore se préciser. D'autre part, j'écris une pièce depuis plus d'un mois déjà. C'est ma mère, à Marseille, encore, qui me demandait ce que j'avais de prêt pour l'édition : je répondais vaguement, et soudain, alors, elle me dit : [«] Mais écris donc une pièce, sur ces types du journal, de *Rouge-Midi*. Ce sera une excellente comédie, et les comédies rapportent, aujourd'hui. Tu seras lancé. »

Je me mis à y songer. Jusqu'ici, l'artifice d'une pièce, ces « espaces clos » m'en avaient détourné. Mais, certes, pour être « lancé » à la fin, pouvoir se consacrer enfin à soi ! Malgré tout, cette idée de comédie légère ne me disait rien.

Un matin, que j'étais affalé dans un fauteuil du salon, ma mère s'assit, alluma une cigarette.

- Boris, au lieu d'être là, à ne rien faire, tu ferais mieux d'aller écrire ta pièce.
- Oh ! Ça ne me dit rien. Que veux-tu ! Toute pièce doit avoir quelque chose de central : et non pas s'étaler comme un éventail. Non ! Tout le temps parler d'un journal, ce n'est rien. Ça ne m'amuse pas : ce n'est pas de la création.
- Tu as raison, dit ma mère, en réfléchissant.

- Tiens ! dis-je soudain : suppose deux acteurs affalés comme nous, dans des fauteuils, qui parlent d'une pièce à jouer et qui refusent de la jouer.
- Comment cela ?
- Mais oui. Ils sont là, et ils en ont assez d'être esclaves, chaque soir : alors, ils font un essai pour jouer la pièce, qui pourrait être celle du journal, mais après, brusquement, ils s'arrêtent, se révoltent en quelque sorte d'étaler leurs vrais sentiments dans une fiction...

Enfin, je lui racontais le sujet de la pièce, tel qu'il m'était apparu nécessaire. Mais à mon père, aussi, j'en ai parlé : c'est ce qui est drôle, je l'ai déjà dit.

[17 avril, Paris]

17 – 4 – 45. Douze heures (nuit).

Il y a quelques jours, j'ai rencontré une jeune fille de Marseille : Suzanne Beinfeld. (Sa sœur est déportée, son frère tué au Maquis.) Nous avons fait quelques pas ensemble et je lui ai parlé de Raphaël qui voulait, avec d'autres, constituer un parti, etc. Ça l'intéressait : nous avons donc convenu d'un rendez-vous pour le samedi soir. Samedi, tous les trois, nous fûmes au Luxembourg. Depuis quelques jours, il fait un temps exceptionnel [,] chaud, ensoleillé. La soirée, doucement fraîche, nous baignait. Raphaël développait ses théories, puis partit. Suzanne et moi restâmes à la grille du parc fermé. Arbres verts et vent chaud. Les lumières rouges du Capoulade brillaient. Des étudiants en groupes, passaient, criaient [«] Vive Lope, vive Lope. »

- Qui est-ce Lope-? demanda Suzanne.

- Vous ne le connaissez pas ? Depuis vingt ans il se présente aux élections municipales, et à la présidence de la République. C'est un ancien professeur, devenu roi du Quartier latin.

Suzanne sourit.

- Ils sont bêtes, ces petits étudiants !

- Oh ! Là, ils sont drôles, vraiment : vous n'avez pas vu le programme ? « Suppression de la loi inique de la pesanteur » [,] « Prolongement du boulevard Saint-Michel jusqu'à la mer et dans les deux sens » !

On se mit à rire. On alluma des cigarettes. Assis sur le rebord de ciment et adossés à la grille du parc, nous parlions un peu. Elle n'a que vingt-deux ans, licenciée ès sciences, et travaille au labo de bactériologie de l'hôpital militaire Percy.

Mais surtout, elle a une intuition rare en poésie. Elle parlait de sa conception de la vie, un peu hindoue, de l'art, puis des événements. À mon tour, je lui parlais de moi. Puis, silence. Il faisait chaud, enivrant. Des orchestres jouaient, des couples passaient. Le ciel s'assombrissait. Je me rapprochai de Suzanne : nous nous embrassâmes longuement.

Le lendemain dimanche, nous avons rendez-vous à quatre heures devant le Capoulade. Je lui proposai d'aller dans le parc de Sceaux. On se coucha dans l'herbe, parla. Je lui récitai des vers qu'elle trouva bien, mais ne lui dis pas qu'ils étaient de moi. Elle se doute, toutefois [,] que j'écris. Le soir, à Bourg-la-Reine, nous trouvâmes une pension agréable pour dîner. La fenêtre, ouverte sur le jardin en fleurs, exaltant dans le vent léger du soir.

Dans le métro, qui était comble, tous les voyageurs portaient des bouquets de lilas plein leurs bras. Le wagon ressemblait à une serre. Et ce soir, nouveau rendez-vous : je lui ai lu de mes vers. C'était au Capoulade et un orchestre jouait. Elle lut, me regarda, et me « félicita ».

- Il faut que tu perces, Boris.

- Oui, à travers cette masse de médiocrité...

Avec elle, rien à faire pour « l'acte », du moins, pour le moment. Mais elle a quelque chose, c'est certain. Et puis, simple, directe. Jamais elle ne me laisse payer : tout moitié, comme entre étudiants.

- Quand tes vers seront publiés, tu m'emmèneras dîner : et alors, ce sera toi qui payeras.

Et naturellement, elle m'a dit de laisser tomber tout le reste : partis, même école, etc.

[1^{er} mai, Paris]

1^{er} mai. Sept heures (soir) [19]45.

Tous ces derniers jours, petits et gros événements : petits, les miens : j'ai revu Suzanne, l'ai emmenée dans ma chambre, ai essayé, et échoué : elle ne veut pas de l'acte vulgaire, etc. Aussi nous sommes-nous quittés en froid. Mettons qu'il y ait de ma faute. Oui, j'ai eu rendez-vous avec l'une des filles de la surprise-party chez les Fehr, l'ai menée chez moi, et l'eus. Mais elle ne me plaît pas. Il y a une semaine, en rentrant chez moi le soir, je croisai sur les quais, une belle jeune femme, sans chapeau, manteau de fourrure (elle devait être du quartier) ; prenant l'air innocent, je lui demandais une rue, marchai avec elle, parlai de Nice d'où je venais (?) lui proposai une cigarette. Pendant ce temps, la rue était introuvable. Je lui chantais quelques chansons russes, nous nous accoudâmes sur un pont, et je l'enlaçai tendrement, l'embrassai. Elle tremblait :

- J'étais si tranquille... Je ne veux pas tomber amoureuse de vous.

Elle est secrétaire dans une grande maison commerciale. Et de plus, la maîtresse du patron. Le lendemain, nous eûmes rendez-vous, et je l'emmenai chez moi. Elle est mignonne, agréable. Enfin, j'ai encore amené chez moi une autre femme, rencontrée dans la rue, celle-là. Une juive, réfugiée, assez attirante. Mais enfin, c'est la maîtresse du patron, Marcelle, qui est la plus intéressante. À part ça, j'attends naturellement que Suzanne veuille bien me téléphoner, ou alors c'est moi qui m'y déciderai.

Quant aux gros évènements : c'est la guerre : les Russes et les Américains ont fait la jonction sur l'Elbe ; Berlin est aux mains des Russes, toute l'Allemagne est occupée par les Alliés, sauf encore une petite partie au centre. Hitler serait mort, et Himmler, l'infâme chef de la Gestapo, a le pouvoir et aurait fait des propositions de paix. Mussolini a été exécuté par les Patriotes italiens, qui ont libéré l'Italie du Nord (le reste l'était déjà par les Alliés qui ont mis du temps). Ainsi, les dictatures fascistes s'écroulent. Reste encore Franco. Bientôt ce sera la paix, et le Japon, alors, à son tour capitulera.

Quand je pense qu'il y a un an, j'étais à Toulon, sous les Boches qui semblaient n'en devoir jamais partir ! Maintenant, partout, espérons qu'il y aura du mieux.

Quant en [*sic*] moi, toujours de même : *Pierre* en retrait à cause de la pièce, car il faut, de temps à autre, remonter un peu à la surface de soi.

[9 mai, Paris]

9 mai. 1945. Vingt heures trente.

Mon petit journal, c'est la Paix ! Oui, ça y est : elle a été signée avant-hier, dans la nuit : hier et aujourd'hui, Paris, la France, le monde, délire, danse, illuminé. Le temps est splendide : l'Allemagne est écrasée : il ne reste plus que le Japon. Oh ! Enfin, six ans de cauchemar terminés, de tueries etc. Depuis quelques jours, je suis à Gargan, malade, mais vais mieux. Oh ! Quand je pense que la guerre est finie... Et les maintenant, les résolutions, les grandes, etc.

[13 mai, Paris]

13 – 5 – 45. Vingt-trois heures.

Je ne suis pas encore guéri : pendant deux jours, ai même souffert beaucoup. La veille, ai rencontré Suzanne, Marcelle : leur ai expliqué, ainsi qu'à ma mère et ma tante : mais mon père, que l'on a dû mettre au courant a très mal pris la chose, et fut dans une grande colère mais qui semble avoir passé. J'ai passé ces jours à Gargan, chez ma tante, mon oncle qui m'a dit qu'il n'y avait rien de grave : demain, retourne à l'hôpital.

Me sens las, découragé. Combien de temps encore, vais-je vivre ainsi, petitement ? Bureau qui m'embête, jours creux, etc. ? Je compte finir ma pièce. *Pierre* en suspens. Quand je pense que je l'ai commencé avec la guerre... Enfin, il est en moi. Également, je compte voir Max-Pol Fouchet, au nom de Rolland-Simon, pour faire éditer quelques poèmes, dans la revue *Fontaine* qui est très lue. Peut-être ma pièce aura-t-elle du succès, et me tirera-t-elle de cette triste monotonie [?]

... Dieu !... Ma tête sur l'épaule...

... Avec Suzanne, l'autre jour, longue conversation où je lui dépeignis et son attitude (elle veut être mon égale, bien qu'elle ne crée rien) et son caractère (tout ce qu'elle sent ne la tourmente pas, mais elle est contente de pouvoir ressentir). Elle fut très étonnée. Avec ma tante aussi (inconnu en chacun qui l'effraye et le pousse vers l'extérieur : pourtant, tout au fond, force, qui parfois franchit cet inconnu : rare. Il faudrait au contraire, de l'extérieur, puiser en cette force, et dessous, pour, dans l'indifférence, se concevoir avec limites, et de là, tout) [*sic*].

[20 mai, Paris]

20 – 5 – 45. Dix-huit heures.

Tas de petites aventures : d'abord, ai téléphoné à M.-P. Fouchet qui m'a aussitôt donné rendez-vous dans un café où je ne le vis pas, mais où je fis connaissance avec un con qui trouva mes vers « naïfs », et m'emmena dîner, puis voulut faire « la bagatelle ». C'est un sous-directeur d'une petite revue. Je retéléphonerai à M.-P. Fouchet.

D'autre part, je ne suis toujours pas guéri. Ai fait connaissance avec une étudiante à l'hôtel qui s'est drôlement dévouée pour me soigner après ma piqûre.

Chez elle, viennent souvent des jeunes types des « deux-arts », un, entre autres, tondu, enthousiaste, sensible. Cet après-midi, en revenant de Gargan, suis donc monté chez Fernande, (l'étudiante) et peu après, Dédé (le tondu) arriva. Après une conversation sur l'art, et une parodie méchante que je fis sur la famille qui glapissait d'extase devant Hugo, et « méprisait » Baudelaire, on en vint à parler du marxisme. Dédé devint enthousiaste. Je crois qu'en France, la révolution se fera bientôt. Les ouvriers en ont marre. J'irai peut-être voir Gide, qui est revenu à Paris. Et puis, j'en ai marre, marre, du travail chez mon père. Mais que trouver d'autre ?

[23 mai, Paris]

23 – Onze heures.

Tout à l'heure, vais téléphoner. Ici, à l'hôtel, de jeunes étudiants des « deux-arts » se réunissent souvent dans la chambre de Fernande. Et ce sont des discussions passionnées, pendant que Fernande sert le thé. Dédé parle de son avenir, etc. Et moi, souvent, avec Fernande, j'en parle aussi, ma pièce, mes vers, etc. On espère, dans les petites chambres d'étudiants, d'où l'on voit des toits, la pluie. Hôtel de l'Espérance. Et hier, c'était cette crise de larmes, ce chagrin qui est en moi, depuis quelque temps. L'argent manque souvent à Dédé, Fernande. Moins à moi. On s'entraide. Oui, vraiment, notre petite rue Gît-le-Cœur, et notre hôtel de l'Espérance, méritent bien leur nom.

[29 mai, Paris]

29 – 5 – 45. (Quinze heures.)

Hier, mon anniversaire : vingt-deux ans. On va le fêter dimanche prochain, chez ma tante, en même temps que le sien. Réconcilié avec papa, mais ne travaille toujours pas, surtout pour raison de santé : veux être rétabli complètement. Il y a quelques jours, ai rencontré un type de Marseille qui m'a promis de me trouver une place de journaliste. Ai fini ma pièce. Dédé et moi avons lu le premier acte, et le public (Fernande), de même que Dédé, étaient enthousiastes et impressionnés. Dimanche dernier, ai été voir Marcelle (mon amie, maîtresse d'un industriel) ; pour mon anniversaire, me donna quatre belles cravates, dépenses, dîner, tapa le premier acte de la pièce. (Qui l'étonne aussi.) J'ai ainsi choisi des publics types. Je pensais plaire à Marcelle ; nous éprouvons tous deux de vraies tortures physiques à ne pas pouvoir nous prendre l'un l'autre, mais le médecin me l'a interdit. Et je ne sais encore quand il me le permettra. Aussi faisons tout sauf ça, et c'est excitant. Enfin, ai vu Gide il y a quelques jours. Il m'a reconnu, [(] s'est rappelé que j'étais « enfant prodige ») mais il a très peu de temps et semble talonné par l'idée d'une fin.

[10 juillet, Paris]

10 juillet. Dix-huit trente.

Ai fait ma demande de naturalisation. Comme ma classe est mobilisée, il paraît que cela ira assez vite. C'est encore le mieux, d'être français, si l'on vit en France. Ne suis pas allé à un rendez-vous avec Suzanne, et elle doit être fort en colère. Avec Marcelle, très bien. Elle me reçoit dans son beau studio, me prépare des repas, me paye des spectacles (puisque je ne travaille pas, c'est elle qui m'invite). Elle m'aime. Nous passons des heures brûlantes. C'est mieux tout de même qu'une femme que l'on accoste dans la rue, le soir, devienne par la suite quelque chose. Elle est depuis dix ans, la maîtresse d'un gros industriel. C'est la vie ! Intelligente, bonne (pour moi), c'est elle qui tape ma pièce. Et à propos, je me demande quel directeur de théâtre l'acceptera : tous les amis à qui j'ai dit le sujet sont enthousiastes, et la petite étudiante, ma voisine, va s'occuper de savoir quels sont les directeurs intéressants.

Pour cet été, j'abandonne la « Reconstruction », car mon père aura besoin de moi dans un de ses postes d'essence, à Issy-les-Moulineaux.

[21 juillet, Paris]

21 juillet. Une heure trente (matin).

Nuits de Paris, l'été : rues chaudes ; les arbres frissonnent sous le ciel étoilé. Calme. Le long des quais, des couples enlacés. Quelques chansons s'élèvent et la Seine coule à peine. Marcelle est partie jeudi pour quinze jours dans le moulin de son patron. Moi, je vais à la plage. Ai rencontré avant-hier, Henri Thomas. (Le type avec qui Gide m'a fait faire connaissance.) Il m'a donné rendez-vous le soir même au café des littéraires : le Flore. M'a présenté à un Russe d'origine, qui vient de fonder une nouvelle revue. Discussion sur le théâtre, puis des amis sont venus, nous avons bu copieusement, et Thomas et moi sommes revenus [mot manquant]. Je lui ai lu des vers de moi qui l'ont plutôt frappé. Aujourd'hui, nouveau rendez-vous : lui ai apporté ces vers tapés. Un écrivain allemand s'assit à notre table, nous emmena dîner, bavard, exubérant, plein de ses victoires féminines et pédérastiques. À un moment donné, j'exposai mes idées sur le comportement, faire souffrir, pour se jouer, sans souffrir.

- C'est effrayant, disait l'écrivain.

Lui ai [mot manquant] ces vers qu'il trouva intéressants. Thomas et moi rentrâmes dans la nuit chaude : il part en Bretagne pour un mois et va s'occuper de mes vers.

En attendant, vais travailler dans à la pompe à essence, tranquille, fermant à seize heures, et de neuf heures [sic].

Petit bureau : et j'aurai le temps à moi. À part ça vues diverses. *Pierre* en moi : toujours sa forme est la mienne, donc, l'étaye.

Deuxième ~~conte~~ pièce puis deux contes. Pour *Georges*, en bouquin. Mais d'abord pièce, et faudra commencer les démarches pour la première : voir des directeurs, et plutôt, directrices.

[26 juillet (2), Paris]

Douze heures.

C'est rigolo : je viens de relire des pages du journal sans « Paulette » [.] Les lirai un soir, à ma voisine, la petite étudiante. Elle est drôle : fidèle à son type (c'est rare chez les Françaises) mais, je le sens très bien, subjuguée par moi, à certains moments.

Je lui chante, le soir, tandis qu'elle est couchée, lui récite des vers. Joue la comédie. En effet, je lui parle de moi, un peu, puis, imite les acteurs qui font des déclarations passionnées.

- Que tu es comédien ! Tu es comédien dans l'âme !

C'est vrai, peut-être. Avec les gens, je joue.

En attendant, il est midi, et je vais chercher un restaurant, dans ce brave Issy-les-Moulineaux !

Je sens que je vais fondre, ici, à ce poste d'essence, solitaire ! J'espère n'être pas trop solitaire ! Malgré tout, je n'ai pas eu tort, je crois [,] de suivre les conseils de travailler de Marcelle et de maman et d'accepter ce travail. Sinon, j'aurais dû à nouveau quitter Paris puisque mon oncle, paraît-il, aurait pu trouver pour moi un travail à Strasbourg dans un journal communiste. Mais quoi !

Je ne veux pas toujours quitter un endroit dès que j'y suis à peu près bien. Quitter Marseille dès que j'y ai connu Paulette ! Bon. Mais Paris dès que j'y connais Marcelle, ça non ! D'ailleurs, elle m'a dit avant son départ :

- Tu te rends compte de ma détresse, si tu pars !

Elle a vraiment des accents qui sonnent justes. Encore une semaine, et elle doit revenir. Dire que je n'ai même pas noté qu'il y a une semaine qu'elle est partie en vacances ! À propos, j'aimerais bien qu'il vienne plus de clients, à mon poste, et également, de clientes : c'est mignon une femme qui conduit une voiture.

- Tu verras, disait Marcelle : toi à ton poste d'essence, ce sera comme un film américain.

Avec ton air de prince déguisé, tout le monde adorera prendre de l'essence chez toi.

Ah ! Comme si les gens vous regardaient, et même, voyaient votre air !

[31 juillet, Paris]

31 – 7 – 45. Neuf heures trente.

Est-ce que je peux remercier la vie ? Marcelle est revenue, je le sais puisque j'ai vu de la lumière à sa fenêtre dimanche soir, et le store levé hier. Donc, elle est revenue. Et ne me le fait pas savoir, pas un mot, rien ! Horreur ! Donc, on se fout de moi, oh ! Sur toute la ligne, on me possède, puis on me fiche en l'air, Mon Dieu ! C'est horrible. D'autre part, hier, le metteur en scène du théâtre Saint-Georges, m'a dit que ma pièce était bien quant au sujet, mais que ce sujet n'était pas traité. Et de me faire voir les défauts, qui sont d'ailleurs exactement ce que je pensais. Il la montrera à la directrice, mais il faut m'attendre à un refus.

Voilà. Tout, tout tangué, et s'écroule : déjà certes, pour cette pièce une autre vision sort peu à peu. Hier, après le théâtre, je suis allé à la plage avec une horrible détresse. Il me semblait que tous me regardaient, et je me baignai pour faire comme tout le monde. Puis, je me mis à réfléchir à la pièce possible. Enfin, en revenant vers les huit heures trente du soir, je vis la fenêtre de Marcelle, le store levé, et en rentrant chez moi, rien, aucun mot. J'allai chez l'étudiante. Elle avait le cafard, parce que son fiancé était parti pour quinze jours. Nous allâmes dîner, et je lui parlai de ces déceptions, de cette vie humble et tentante, qui vous rebute chaque jour, et vous attire. ~~Une fois rentrés, je me mis sur~~ Avant de rentrer, nous allâmes rôder sous la fenêtre de Marcelle, noire. Je demandai à Geneviève de monter et d'aller écouter s'il y avait quelqu'un chez Marcelle : car son patron peut-être ne la quitte pas, et l'empêche ainsi de me donner de ses nouvelles, Geneviève (l'étudiante) monta, et me dit, redescendue, que l'on n'entendait absolument rien. On revint. Je me mis sur le divan, et commençai à raconter mon après-midi à la plage, avec cette angoisse effarante.

- Au fond, je ne suis peut-être qu'un pauvre type ! Tantôt je me crois le plus doué, irrésistible, et tantôt au-dessous de tout. Je ne peux pas penser que je ne suis que moyen.

Je lui récitai des vers de moi, et elle m'embrassa.

- Bien sûr, dis-je, à toi ils te plaisent. Et mes pièces, mes vers plaisent à mes amis. Mais les éditeurs, ou les directeurs de théâtre, ne leur trouvent vraiment rien en général.

Je lui parlai de Marseille, Simone, qui m'avait peut-être aimé, et à deux heures du matin, on alla se coucher.

Maintenant j'écris à mon bureau du poste à essence. Aurai-je un mot de Marcelle, à midi ? Certes, dans son avant-dernière lettre, elle m'écrit qu'elle rentrera dimanche, et peut-être attendait-elle que j'aille la voir. Mais comment puis-je me risquer ? Et si, je me cognais à son patron ? Et puis, c'est à elle de me faire savoir exactement qu'elle est revenue, et qu'elle veut me voir.

Mon Dieu ! Puis, en septembre, j'aurai sûrement une réponse négative pour ma pièce. Pendant tout ce temps au fait, rien pour *Pierre*. La forme ne s'est pas arrachée de moi.

[15 août, Paris]

15 août. ~~Six heures trente.~~ Dix-huit heures trente.

C'est fait : le Japon à son tour, s'est rendu. Dans le monde, pour la première fois depuis dix ans, c'est la Paix !

La Paix totale ! La Deuxième Guerre mondiale a pris fin. En même temps, le procès Pétain est terminé : il est condamné à mort. Le plus grand procès de l'histoire. Il paraît que la plaidoirie de Maître Isorni, le plus jeune des trois avocats a été magnifique. D'après un vœu des jurés, la sentence ne sera pas exécutée, et Pétain vivra dans l'île Sainte-Marguerite.

Sur tous les plans, le fascisme semble être écrasé. La Paix ! Peu à peu, le monde va renaître, peut-être relever ses ruines, assurer l'élevage, la moisson, les transports, pour qu'une Europe affamée puisse enfin se nourrir. L'Amérique, ne travaillant plus pour la guerre, nous enverra peut-être des produits.

Enfin, c'est la Paix.

Et chez moi ? Avec Marcelle, c'est de plus en plus brûlant, fort. Parfois, je lui fais des scènes au sujet de son « patron ». Je lui parle méchamment. Elle laisse faire. Ai-je le droit d'exiger qu'elle rompe tout, si je ne peux, (ni ne veux) faire ma vie avec elle ? Elle a la trentaine, belle, riche, je crois, mais grâce à son travail. Or, si elle plaque tout, elle ne pourra plus travailler chez son « patron ». D'autre part – elle me l'a expliqué – il devient vieux (cinquante), pas du tout arrangeant, ses deux fils ont été déportés : l'un mort, l'autre présumé ; comment pourrait-elle lui causer de la peine ainsi, brutalement, d'autant plus qu'elle lui dit tout ? Hier soir, j'arrivai chez elle de mauvaise humeur : il venait de partir.

- Tu as les yeux cernés, dis-je. C'est lui qui t'a fatiguée ?

Marcelle me regarda, doucement.

- Tu sais bien que non.

Mais je continuai. Elle l'aimait, sincèrement, puisqu'elle ne voulait pas lui causer de la peine. Chaque soir, elle le voyait au bureau, après le départ des employés. Le sourire qu'elle avait pour moi, chaque soir, était peut-être dû au fait qu'elle venait à peine de le quitter. Et celui qu'elle arborait chaque matin, était dû, peut-être, au fait qu'elle allait le revoir. Et moi, alors ? Etc.

Elle me laissait parler, haussant les épaules, parfois. Soudain, je la regardais, et vis sa figure défaite, anxieuse. Je me tus.

- Vraiment, Boris, tu n'es pas compréhensif, ce soir. Tu es enfantin, moi qui pensais te demander un conseil.

Je me suis assis près d'elle.

- Quel conseil, Marcelle chérie ?

Elle avait ses grands yeux bleus, sa petite bouche en cœur, à croquer. Et elle se mit à me parler de son « patron ». Ses deux fils avaient été déportés : l'un était mort. L'autre à Odessa. Du moins, il le croyait, pour l'avoir entendu à la radio. Or, un représentant de leur maison étant allé au ministère de la Guerre, apprit que l'aîné des fils était également mort. « Présumé décédé. » Bouleversé, il l'a dit à Marcelle (sa liaison avec le « patron » est le secret de polichinelle). Au courant, ils résolurent de ne rien dire encore jusqu'à complète confirmation.

- Tu vois, Boris : j'ai raison de ne rien lui dire, pour le moment ?

- Oui. Ce sera terrible pour lui d'apprendre ça ?

- Tu parles ! Il me dira toujours « heureusement que je t'ai ».

Ses yeux brillaient de larmes. Sa voix défailloit.

- Il perd tout à la fois : ses enfants, moi, car moi, je ne l'aime plus.

Doucement, je lui caressai les cheveux. Je me rappelai ses paroles d'une fois : il n'avait pas quitté sa femme uniquement à cause de ses enfants. Maintenant, que ses enfants ont disparu, il pourrait, sinon se marier avec Marcelle, du moins vivre avec elle maritalement. Elle accepterait ?

Je la regardai, demandai :

- Dis, Marcelle, s'il te proposait de vivre avec lui, maintenant, pour de bon, tu accepterais ?

Elle leva la tête.

- Non. Tant que tu accepteras de vivre avec moi, je refuserai avec lui.

Je l'embrassai. J'ai décidé de ne plus lui faire de scènes à cause de lui. Tout d'abord, ce n'est pas très sincère : elle le comprend d'ailleurs.

- Tu joues avec moi, Boris. C'est une expérience que tu fais avec moi, et il faut que j'agisse selon tes plans, autrement tu te fâches. Mais au fond, tu t'en moques.

Puis, ma mère m'a expliqué aussi : cet homme est vieux ; sa vie est manquée : malheureux en ménage, s'est sacrifié pour ses fils. Et ils sont morts, tous les deux, en pleine jeunesse. Enfin, il n'a plus l'amour de Marcelle. Alors, il faut au moins lui laisser l'illusion. Il parle avec elle, tendrement, il est tranquille : ce serait mal de ma part – qui ai tous les atouts – que d'exiger de Marcelle une rupture : il arriverait à se suicider, car elle, c'est tout ce qu'il a, qu'il croit avoir. D'autre part, elle lui doit tout. Hier soir, elle m'a dit :

- Tu sais Boris : le temps travaille pour nous.

- Tu es rosse.

- C'est vrai : j'ai honte de moi.

Elle cacha sa tête dans ses mains. Chaque nuit, nous la passons brûlante ; je la fais hurler, gémir. Mais elle me dit que j'ai beaucoup de côtés pervers. En tout cas, même les nuits du vendredi et du samedi, je les passe chez elle, maintenant, bien qu'il arrive le matin : simplement, je pars à huit heures. C'est peut-être imprudent. Par moments, entendant des pas, dans le couloir, je sentais des sueurs froides dans le dos. Surtout qu'il n'y a qu'une porte dans ce studio : alors elle a aménagé la baignoire à toutes fins utiles : une place sur un côté, une pile de linge de l'autre. Je m'y trouve ni assis ni couché, comme dans les cages du Cardinal de La Balue. D'autant plus que je ne dois faire aucun bruit. Un dimanche après-midi, en riant, on s'y exerça, et tout alla bien. Le lendemain soir, au moment où nous nous mettions au lit, on frappe à la porte. Je me suis senti défaillir : son « patron » mesure un mètre quatre-vingts, et est ancien champion de boxe. Je ne pus faire aucun mouvement. Puis, m'enfermai dans la salle de bain. Si c'était lui, et qu'il force la porte, j'aurais eu le temps de faire chauffer de l'eau pour lui en jeter, ou de munir d'un balai. Certes, c'est gênant de frapper un homme âgé, mais enfin, il paraît que lui en rage, ne se connaît plus : donc attention.

Au fait : ai reçu une lettre de Simone. Elle « ne peut pas m'oublier comme cela ». Je n'y ai pas encore répondu. Oui, même si Marcelle voulait rompre je la [sic] déconseillerais, car, comme ma mère me l'a dit, plus tard j'aurai des remords d'avoir mal agi.

[3 septembre, Paris]

3 septembre. 1945.

Tout d'abord, il faut que je recopie un tas de poésies transcrites sur les feuillets. Pour le moment, je garde les feuillets.

Hier, avec Marcelle, ce fut « pantelant » [...] Pour le déjeuner (c'était dimanche) elle avait préparé un poulet. Puis, on s'allongea sur le divan. Et l'éternelle conversation recommença. Comme je le disais l'autre jour, son passé m'intriguait. Elle n'avait connu que deux hommes avant moi ? Je ne pouvais pas y croire. En effet, avant-hier, en revenant de l'Opéra-Comique (elle avait pris des places pour *Carmen*) elle me dit qu'elle allait danser – jadis – dans une petite boîte de Montmartre.

- Avec qui ?

Et cela commença. Je me sentais frustré, par le désir, des pensées mauvaises. Qui encore l'avait étreinte, embrassée, possédée ?

- Tu es fou, Boris ! Tu veux donc que j'invente ? Je t'assure qu'en dehors de mon premier amant, celui qui m'a abusée à seize ans, je n'ai eu que lui. (Le patron.) Et je ne l'ai trompé qu'une fois ; la première avec toi. On marchait lentement sur le pont des Arts. On s'assit sur un banc.

Je me mis à lui raconter que je ne pourrai jamais être entièrement moi avec elle, car elle a des « points » fixes, etc.

- Tu comprends, voici quelle est notre situation. Moralement, admettons que tu m'appartiennes. Mais physiquement, non. Moi, c'est le contraire.

Tout ça, hors-d'œuvre. Hier, donc, couchés, je la torturais pour ainsi dire.

- Dis-moi tout, dis-moi tout.

Par moments, elle se penchait sur moi.

- Quoi tout ? Mais je n'ai rien à dire. Que crois-tu ? Pourquoi penses-tu que j'ai eu beaucoup d'amants ? Je ne comprends pas.

- Certes, disait-elle [,] j'allais danser : mais il suffisait qu'un homme m'embrasse pour qu'aussitôt, il me dégoûte.

- Quels hommes ?

Liste : un journaliste, un rugbyman, etc.

Mais c'est drôle : je ne la croyais pas.

- Marcelle : ils n'ont fait que t'embrasser ? Rien de plus ?

- Mais rien.

Je me tus. Elle me regarda.

- Toujours des pensées extravagantes. Tu voudrais que j'eusse eu vingt amants, que j'en aie assassiné trois, etc.

Alors, je me mis à chuchoter, à lui expliquer qu'il n'y aurait rien eu de mal si vraiment, etc. et elle m'avoua.

Tous ces hommes, elle avait couché avec : journaliste, joueur de rugby, etc. etc. Et son patron, elle l'avait trompé une fois : et avec une femme, elle avait vécu également. J'écoutais, le cœur battant, buvant ces phrases comme du petit lait, jouissant des images que je me représentais. Mais en même temps, je me sentais loin d'elle, bien loin. L'un s'est frotté contre elle en la raccompagnant le soir, elle-et elle regardait, intéressée. Etc. Marcelle avait fini.

- Dis, Marcelle : quel est mon numéro ?

Elle ne répondit pas. Je mis mes lèvres sur les siennes.

C'est drôle : jusqu'ici, j'avais cru qu'elles étaient à moi seules [*sic*]. Ça me rappelle une histoire. À un tribunal de simple police, le juge interpelle une femme : Madame Durand, on vous condamne à cinq cents francs d'amendes, car l'on ne doit pas jeter d'ordures sur un chemin public.

« Mais, Monsieur, c'était un chemin privé.

- Pas du tout : c'était un chemin public.

- Pourtant, il y avait un écriteau : chemin privé.
- C'était un chemin privé ouvert au public. »

Marcelle me regarda.

- Boris, c'est ce qu'on appelle une vacherie. Tu m'as promis, pourtant...

Et elle se mit à pleurer. Ce fut le début des scènes j'allais dire d'hystérie. Elle pleurait puis frénétiquement m'étreignait, et ce matin, la même chose.

- Je t'adore, Boris, plus qu'aucun autre, ça m'est égal que tu ne le croies pas.

Parfois, elle faisait des fautes de français et je la reprenais. Pour rire.

- Boris, voilà la différence : avec les autres hommes, je me laissais aimer. Tandis que toi, je te supplie de te laisser adorer. Ce n'est pas compliqué. Moi ou une autre.

Bref, elle s'est calmée un peu après. À sa question pourtant, je répondis que j'allais en parler dans mon journal. Ma mère dit que je ne dois pas en vouloir à Marcelle de sa vie : elle ne me connaissait pas. Ce qui est certain, c'est que depuis des années elle ne trompait plus son patron. Au moins, je la crois.

- Même si elle te trompait maintenant dit ma mère, qu'est-ce que cela peut te faire ?

C'est vrai. Marcelle m'a traité de monstre quand je lui dis que j'allais tout noter dans mon journal. Ah ! Héroï-comique. Cette salle de bain où je dois me cacher en cas de visite imprévue. Cette concierge qu'il faut fuir, en montant l'escalier au pas de course.

- Mais, si tu es habillé, dit ma mère, et que son patron arrive à l'improviste, ne te cache pas, mais au contraire, prends un outil et fais semblant d'être plombier, ou mécanicien.

J'en ai parlé à Marcelle sans dire que ça venait de ma mère. Mais elle trouve qu'avec ma « jolie gueule » ça ne prendrait pas.

- Et si je suis habillé, demandai-je ?

- Encore moins.

Mais ma voisine de chambre, la petite étudiante, rit bien quand je lui raconte comment ma mère prend part un peu à tout cela.

[10 octobre, La Bourboule]

10/10/45. Dix-neuf heures.

Les jours passent vite en promenades, conversations, etc. Il y a ici une comtesse, ancienne cantatrice qui me fait chanter en russe. Le temps est beau.

Certes, hier, petite histoire avec Marcelle, mais tout s'est arrangé. Voilà : elle dormait dans mon lit, et au matin, nous commençons à parler, comme d'habitude, et c'est alors que je mets à insister : elle m'avait raconté sa vie, parlé de ses amants, mais à part ça ? N'avait-elle pas cédé comme ça, au hasard, à des types qui avaient pu l'accoster ?

- Tu es fou, disait Marcelle. Pour qui me prends-tu ?

Je me mettais à rire, l'assurant qu'avec l'état d'esprit qu'elle avait, s'estimant perdue pour avoir cédé à seize ans, elle avait dû marcher à fond.

- Mais quand même, disait Marcelle, ceux que je t'ai cités ne te suffisent pas ?

Je l'ai tant questionnée et questionnée, qu'elle finit par m'avouer les « cas » ; ~~une fois~~ un soir à la sortie d'un bal, avec un inconnu dans sa voiture. Une autre fois avec un type qui l'avait accostée à Vincennes et l'emmena à Versailles. N'y eut-il que ces deux-là ? En tout cas, il faisait grand jour et Marcelle se leva pour retourner dans la chambre de son neveu. Je me mis à réfléchir. Cette femme qui était allée ainsi, à droite, à gauche. Son patron actuel qui l'adorait depuis quinze ans, et qui ignorait tout, cette propension aux mensonges et aux vices, même si elle lui a été fidèle pendant ce temps sauf une fois, tout cela brusquement, me monta à la tête, et me dégoûta.

Le petit déjeuner était servi. Les matins, on déjeune tous les trois, dans la chambre de Marcelle, et c'était servi. Chantonnant, je m'installai, évitant de regarder Marcelle. Puis, en me lavant, je chantai *Elle fréquentait la rue Pigalle*. Une fois prêt, je demandai à *Célou* s'il voulait se promener et ouvris la porte de Marcelle qui se lavait :

- Dis, je sors.

- Bien.

Elle ne me regardait pas, mais je vis ses yeux rouges.

Je m'approchai :

- Écoute : pourquoi me fais-tu la tête ?

- Moi ? Tu renverses les rôles.

- C'est vrai, dis-je.

Et je me retournai, me regardant dans la glace.

- J'ai été déçu : ça m'apprendra à être naïf. Enfin, ce sera un apprentissage pour moi.

Et Marcelle, me tournant le dos, sanglotait. Je m'approchai à nouveau.

- ~~Je ne~~ Laisse-moi, cria-t-elle.

Et elle se précipita dans la salle de bain. Je la suivis. Elle ne se laissait pas regarder dans les yeux, et ahanait.

- Boris, ne crois pas que toutes les femmes soient comme moi. Oh ! Il y a quelque chose de gâché entre nous.

Je me mis à l'embrasser, à la coucher, à lui dire qu'au contraire, maintenant, elle m'en apparaissait comme débarrassée. Toute la journée, elle fut un peu malade. Mais tout s'est calmé. Quels droits ai-je sur son passé ? On s'est promenés, puis longs bavardages dans la chambre de *Célou*, la nuit (il dormait) et aujourd'hui, tout bien.

[26 octobre (2), Paris]

Vingt-trois heures.

Réponse de Marcelle, hier et aujourd'hui, à ma lettre rosse : horrible surprise, dans sa première lettre, cauchemar dans la deuxième. Elle n'a pas pu, le lendemain aller à son bureau. « Et cela n'arrange rien » écrit-elle. « Pire qu'en enfer. » Pourquoi cela ? Je me méfie des autres, et éprouve le besoin de les vérifier en « mettant les points sur les *i* ». D'autre part, son passé, par moments, me monte à la tête : elle a fait l'amour dans la rue, etc. Bien sûr, depuis vingt-cinq ans, elle « lui » est fidèle, et ma mère dit que son amour pour moi l'a déjà changée...

Il faut aussi laisser du temps...

Oui... Je revois ce printemps et cet été de Paris : les quais, les grands peupliers, et le Quartier latin, les soirs doux qui tombaient lentement, presque lumineux ; cette grande maison moderne, sur le Pont-Neuf, et sa fenêtre au quatrième donnant sur la Seine, son beau studio. Les nuits du 14 juillet, des fêtes de la Libération, avec les lampions, les danses aux carrefours, les petits orchestres sur estrades. Notre ballade ~~dans la petite Fiat~~ en Simca des amis de Marcelle, jusqu'à Montmartre, et les foules, les feux d'artifice.

Vraiment, quand je regarde un peu en arrière, ma solitude, ou du moins, ce désintérêt autour de moi, comment n'aurai-je pas – en secret – des larmes de reconnaissance envers le hasard, tout au moins. Oh ! Ces dimanches de jadis, avant la guerre, à Paris (à Marseille, ça allait encore) : seul et seul à tourner en rond-, à croiser la foule du dimanche dans tous les quartiers, et à penser avec désespoir : « Quand, quand, une femme s'intéressera-t-elle à moi ? »

Certes, à Marseille, j'ai été moins seul, et les derniers temps, avec la comtesse, pas mal. Mais avant, il y eut trois ans, où j'eus des connaissances, c'est vrai, mais aucun rapport sexuel : quelle détresse ! Surprise-party, promenades, c'est tout. À Toulon, je commençai à vivre sexuellement, et m'étonne aujourd'hui d'avoir pu ne pas trop me déplaire dans cette atmosphère d'indifférence : # je me rattrapais physiquement, comme je pouvais.

Comme j'appréhendais le départ de Marseille pour Paris, dont je n'avais pas oublié les dimanches traînants. Quelques aventures stupides, et puis, fin avril, cette rencontre avec Marcelle sur le Pont-Neuf, la nuit. Je revenais justement des Boulevards, désespéré, seul et dégoûté. Longeant les quais pour rentrer dans mon hôtel, j'aperçois devant moi une femme en manteau de fourrure, tête nue, qui marchait lentement. Bien en chair, et quelque chose de nonchalant dans la démarche. Je ~~changeai~~ Nous étions sur le même trottoir. Aussi, je traversai, doublai le pas, retraversai, et commençai à regarder le nom de la rue.

La femme arriva à ma hauteur. Je n'avais aucun plan préconçu.

- Pardon Madame : où se trouve le quai Solferino ?

Elle me regarda. J'avais pris l'air anxieux.

- Quai Solferino ? Je ne sais pas si cela existe. Ce doit être par là-bas.

On commença à cheminer côte à côte et je me mis à parler des difficultés de s'orienter dans une ville nouvelle.

- Vous venez de loin ?

- De Nice. Mais là-bas, il fait beau : pas comme ici. Vous connaissez la Côte d'Azur ?

- Oui.

Elle s'était arrêtée juste en face le Pont-Neuf.

- Voilà, j'habite dans ce quartier : vous n'avez qu'à continuer tout droit.

Il faisait très sombre. Mais je la vis bien en face, et elle me parut très belle.

- Au revoir Monsieur.

Je souris.

- On m'a dit à Nice que les Parisiennes étaient tellement aimables qu'elles raccompagnaient les gens presque dans la rue même. Autrement, vous savez, je ne pourrai jamais trouver dans cette obscurité, et je coucherai sous les ponts.

Elle se mit à rire.

- Si vous voulez : je vous raccompagne encore un peu.

On reprit la marche, sur les quais.

- Vous, vous êtes parisienne ?

- Oui !

- Cela se voit. Vous avez une telle allure...

- Oh ! Et vous, vous venez d'arriver ?

- Oui : et je dois coucher chez des amis, quai Solferino. Quel est ce pont ? fis-je.

- C'est le pont des Arts. Vous voulez le voir ?

- Oui.

Nous gravâmes les marches et nous accostâmes [*sic*] au parapet. Le vent sifflait, et les petites lampes rouges du Pont-Neuf et du pont des Arts se reflétaient dans l'eau.

- Paris est une ville unique.

- Je le crois aussi, dit-elle.

Je parlais d'Anatole France qui habitait ici et elle s'étonna de mes connaissances. Je lui racontais que j'étais journaliste, engagé à Paris en mission, et que j'étais russe.

- Russe ? Ce n'est pas vrai.

- Si je vous assure.

- Vous le dites pour vous rendre intéressant.

- Vous croyez ? Eh bien ! Écoutez.

Et je chantai une chanson tzigane russe. Une autre.

- Alors ?

- C'est vrai : il n'y a que les Russes pour chanter comme ça. Mais vous savez, je ne peux pas vous raccompagner plus loin. Il faut que je rentre.

Par contenance, je regardai encore quelques plaques de rues.

- Alors, il faut que je vous raccompagne puisque vous m'avez raccompagné jusqu'ici. Et ensuite, vous raccompagnerez de nouveau.

- Pensez-vous !

- Bah ! Je marcherai toute cette nuit, il paraît que Paris est très beau la nuit.

Nous fîmes demi-tour.

- Vous permettez que je vous prenne le bras ?

- Ce n'est pas la peine.

Je me ris, tirai un paquet de cigarettes :

- Vous fumez ?

- Pas dans la rue.

- Cela ne vous gênera pas si je fume ?

- Mais non.

Nous passions devant la statue de Voltaire.

- On s'assied un peu ?

- Mais il fait froid !

- Un instant seulement ?

- Si vous voulez.

Nous nous assîmes sur le socle, elle, loin de moi. Je fumai et vis qu'elle m'observait.

- Vous ne voulez pas vous rapprocher ? Vous n'êtes pas bien en plein vent ?

- Je n'aime pas être bien, ensuite je ne pourrai plus m'en aller.

Elle était belle, décidément, majestueuse.

- Je n'ai plus envie de fumer, dis-je.

- Si vous voulez, je finirai votre cigarette, dit-elle.

- Oh ! oui. Mais rapprochez-vous : ce n'est pas juste d'être exposée au vent.

Elle se rapprocha, et je lui passai mon fume-cigarette. Je la regardai fumer, et à un moment donné, posai doucement mes lèvres sur ses joues. Elle se recula.

- Mais...

J'éclatai de rire :

- Ce n'est rien : vous avez des joues d'enfant. On ne peut pas me reprocher d'embrasser un enfant.

Nous reprîmes la promenade, le long des quais. Elle n'avait pas réagi, et nous nous accoudâmes au parapet.

Silence. Je demandai :

- Vous voulez que je vous récite des vers de Verlaine ?

- Oh ! Non !

- Pourquoi ?

- Je ne veux pas.

Lentement, je commençai le « Colloque sentimental ». Elle écouta. Silence de nouveau. Alors, je me penchai, l'enlaçai, et l'embrassai sur les lèvres, longuement. Brusquement, elle se dégagea :

- Je ne veux pas. J'étais tranquille jusqu'ici, je ne veux pas commencer à souffrir. Au revoir.

- Non.

Et je l'embrassai à nouveau.

- Venez à mon hôtel ?

- À votre hôtel ? fit-elle. Mais vos amis...

Riant, je lui expliquai que j'avais menti, avec ces amis, avec Nice, et que j'habitais un hôtel, tout à côté. Elle n'en revint pas.

- Pourtant, on m'a déjà accostée dans la rue : mais jamais je ne me suis laissé [sic] prendre.

Jusqu'à cinq heures du matin, nous restâmes là, fourbus de fatigue, moi insistant pour qu'elle vienne, elle ne voulant pas. Elle me donna rendez-vous pour le lendemain, au même endroit. J'étais sûr qu'elle ne viendrait pas. Comme tant d'autres que j'avais accostées déjà depuis mon arrivée à Paris. Elle vint, et voilà.

[29 octobre, La Bourboule]

29 – 10 – 45. Douze Vingt-quatre heures.

Demain, ma mère et moi quittons La Bourboule : belles vacances. Depuis quelques jours, à propos de *Pierre*, me sens comme vrillé par le problème « essentiel » qui doit être résolu : s'extraire de la prison de la vie. Et pour cela : insensibilité, c'est-à-dire non pas absence de réaction : stérilité, mais réaction unique, qu'elle que soit l'excitation.

La vie, faits et pensées qui nous pénètrent nous-mêmes allègrement vers la fin, vers l'autre boîte. Au moment voulu, la boîte se soulève, et le tourbillon continue. Car, d'homme vivant, l'on devient homme mort, mais toujours homme, car \forall ayant été pensé, il ne pourra plus être anéanti. Ayant été conçu. Pour se soustraire à l'étouffement, s'extraire et parvenir à la pensée clé, impensable en elle-même, mais féconde, puisque c'est elle que l'homme atteint à travers l'inconscience pour rebondir le plus loin possible lorsqu'il est menacé. Cette pensée clé, transcendant la vie, insensibilise. D'où 1° *Pierre* s'extrait de la vie, et pour cela, normalement, s'imprègne de tout et s'en décolle, contrairement à l'oubli qui croyant transcender, s'enlise. Mais *Pierre*, comme en tout, passe outre. 2° Cette pensée « impensable » entrevue, ~~s'y main~~[tenir] y parvenir. 3° Et s'y maintenir en montrant aux autres que cela est l'originel, puisque l'homme ayant été pensé, l'a été en dehors de la vie et de la mort. Donc, pour l'élargir, s'y soustraire, et attendre. Que les autres l'imitent : alors vivre, mais en regardant cette pensée, impensable, ne les liera pas, et les rapprochera vers ce fond commun. La mort ? Au même point que la vie, car ne tue qu'elle, vous épargne sur ce fond, en dehors du tourbillon où l'on est pris à jamais, puisque pour l'éternité. Donc, se soustraire en s'imprégnant pour s'insensibiliser.

Lis de Pourtalès *Wagner* [...] Achoppement devant l'amour et la souffrance. La musique et la vie.
Pour voir vers quoi mène l'homme, commencer par s'en écarter.

[10 novembre, Paris]

10 novembre. Seize heures.

Toute cette semaine, j'ai torturé Marcelle : ses yeux se creusent, elle maigrit, je ne peux plus supporter cela. Ce matin encore, je lui ai fait une scène, disant que j'allais la quitter, que je ne viendrai pas demain, dimanche. Elle se mit à haleter, sans pouvoir parler, ni pleurer. Non, je ne veux plus la faire souffrir. Et pourtant, elle a presque rompu avec lui. Car, lui, son Boulonnais, Yves, l'accapare, pleure, accepte tout sauf l'inéluctable : et Marcelle, certes, à son âge, ne peut et le plaquer et recommencer à chercher du travail. C'est l'évidence même, mais je ne peux l'admettre facilement, et ce matin, donc, ai tout secoué encore, disant qu'un véritable amour, etc.

Et pourtant, elle doit avoir raison, car le passé, à son âge, compte. Et la situation. Et la nôtre. Aussi, me suis-je promis de ne plus railler, bêtement, ainsi. Oui, bien promis, car je l'aime et ne peux supporter les affres qu'elle doit ressentir, sa mauvaise mine.

Hier, par un coup de tête, ai décidé d'aller voir la célèbre directrice ~~d'un~~ du théâtre, La Michodière, Yvonne Printemps que j'ai pu joindre dans sa loge, qui m'a reçu aimablement, et a promis de lire ma pièce.

À part ça, tout semble remonter un peu : les élections pour le référendum ont été à gauche ; peu à peu, les taxis reviennent, les étalages des magasins, l'atmosphère de paix ; demain, fête de la Victoire : le temps est doux, et peut-être, mon avenir de gloire se prépare-t-il déjà... Certes, mes doutes sont tout de même violents : sur *Pierre*, la pièce, mon fond, mais c'est sûrement nécessaire, et l'issue s'apercevra...

[21 décembre, Paris]

21 décembre 1945. Dix-sept heures.

La vie battue, se rend
C'est l'au-delà grand ouvert.
Peur de dimanches désespérants,
Autour des cafés pas chers.

Évitez une mort laide
Après une vie gênée,
Une à une chaque heure cède
Vers d'autres destinées...

Tout vacille, fourmille un temps,
Autour du silence qui obsède.
Tu es là ; il s'agrandit pourtant :
Évitons une mort laide.

[24 décembre, Paris]

24/12/1945. Douze heures.

Je continue mon récit. Comment était-elle avec lui ? Ne me mentait-elle pas en disant qu'elle avait vraiment rompu avec lui ? C'était aussi une espèce de plaisir morbide, sensuel de l'épier sans qu'elle le sache, et de la voir (je le voulais presque) s'embrasser avec lui. J'étais prêt, naturellement, si je voyais cela, à rompre immédiatement.

Ainsi vers les dix-huit heures, ne tenant plus en place, je descendis : un peu de pluie faisait briller les trottoirs, réverbères allumés ; et puis, j'étais tenté de me noyer dans ces quartiers où les gens sortent des bureaux, dans toutes ces vies étroites rassemblées. L'autobus filait, sensation depuis longtemps oubliée.

Gare de l'Est, rue [du] Faubourg Saint-Martin : et les employés sortaient, et les magasins étaient allumés. Les Ets Val ont trois blocs de maisons, mais je savais (elle me l'avait dit) qu'elle sortait par le 210. Une marchande de fleurs était installée dans le porche : j'entrai dans la cour et regardai la fenêtre du premier étage. Aucune lumière. Or, la dernière fois, y ayant été, j'y avais aperçu Marcelle, et l'en avais vue sortir. C'était donc là, le bureau. Or, ee le bureau était éteint. J'attendis. Soudain, il fut allumé. Et la fenêtre à côté *idem*. Mon cœur sauta. Je me dressai sur la pointe des pieds et les vis tous les deux : elle, en chapeau, rangeant son sac, lui, grand et gros, discutant.

Une fine pluie tombait. Col relevé, mains dans les poches, j'avais l'impression d'être un acteur de cinéma. J'essayais de voir, toujours. Lui, avait mis son chapeau, elle se lavait les mains. Tout à coup, les fenêtres s'éteignirent ; ils allaient descendre. Vite, je m'enfonçai dans une encoignure du mur, le cœur à nouveau palpitant. Ils sortirent, en effet, sans se donner le bras ; elle portait, comme chaque soir, son gros cabas de provisions. Mais déjà, la rage m'envahissait. En effet, pourquoi le bureau était-il allumé après ? Ou plutôt, qu'avaient-ils fait tous les deux dans l'obscurité ? Oui, elle me trompait, elle me prenait pour un imbécile.

Ils s'engageaient dans la rue et je les suivis. De quoi parlaient-ils ? Arrivés au métro, nous descendîmes tous les trois, évitant qu'elle ne m'aperçût. J'étais exalté. Comme je n'avais pas mon billet, je dus attendre à la caisse, où l'employée rendait la monnaie, lentement :

- Mademoiselle, s'il vous plaît ?

Elle continuait sa monnaie. Lui et elle descendaient déjà vers les quais.

- Mademoiselle, s'il vous plaît ?

- Mais quoi ! Il n'y a pas le feu.

- Si, pour moi, il y a le feu.

J'en étais sûr, et me précipitai avant que le portillon ne se fermât, et après avoir renversé un enfant : il y eut des « Oh ! Oh ! ».

Eux montèrent en première, moi, en seconde, juste derrière dans le wagon. Caché, je la voyais par une porte sans risquer d'être vu. Ils étaient assis l'un en face de l'autre. Des tas d'idées me venaient. Ils avaient dû louer une chambre en ville et y allaient ; ou bien, elle l'emmenait chez elle, bien qu'elle pensait [*sic*] que j'y étais : mais je supposais qu'il l'avait convaincue et qu'elle acceptait à [*sic*] ce qu'elle [*sic*] me cassât la figure. Mais lui, descendit à Chaussée d'Antin. Marcelle continuant jusqu'au Pont-Neuf, je descendis avant, arrivai un peu en retard, et fus souriant, exprès.

Mais après... Perdant tout mon contrôle, je me mis à crier, et saisissant mon manteau, voulus partir. Elle, pleurait, et voyant que j'étais sérieux, eut une crise de nerfs : elle se mit à crier, à se tirer les cheveux et se jeta sur le divan, mordit les couvertures. Je fus effrayé, la couchai, et décidément, je dois lui faire confiance.